

LE TERRAIN COMME LABORATOIRE

S Messal

IDEMEC

Aix-en-Provence, France

stephanie.messal@gmail.com

Résumé

Ma réflexion repose sur mon expérience en architecture – en tant qu'étudiante à l'École nationale supérieure d'architecture de Toulouse¹ (ENSAT) et aussi en tant qu'architecte salariée dans différents cabinets et agences en France – et en anthropologie. Mais cet article ne saurait être une simple biographie relatant chronologiquement des faits : l'approche empirique servira de fondements à une biographie réflexive.

Ce que c'est qu'être architecte : du fantasme à la désillusion

J'ai choisi de devenir architecte pour la raison la plus évidente qui soit : je voulais construire des maisons. Déjà très jeune, je dessinais quelques plans, je rêvais de maisons exotiques et n'hésitais pas à réaménager entièrement la maison familiale en changeant la disposition des meubles et des bibelots : c'était là ce qu'il m'était possible de faire efficacement à mon jeune âge et ainsi de jouir de l'immédiateté de chaque nouvelle « organisation ». Cette profession convenait aussi à mon caractère combinant sciences et arts : j'étais douée en mathématiques et en physique ainsi qu'en dessin. Je voyais alors dans l'architecture la possibilité de mélanger technique d'ingénieur et art du créateur.

Mon baccalauréat obtenu, je déposai mon dossier de candidature à l'École nationale supérieure d'architecture de Toulouse et fus ravie d'apprendre que j'allais intégrer la promotion de 1993, une promotion de plus de cent étudiants. Si je garde un souvenir ému de ces années passées auprès de mes compagnons, de « charrettes » régulières en fêtes tardives, de voyages initiatiques en lectures instructives, d'enseignants charismatiques en grèves « révolutionnaires », mon regard bienveillant se brouille pourtant, dès lors que je songe au gouffre immense qui existe entre cet enseignement d'école très (ou trop) théorique et la réalité de cette profession ; gouffre qui se creuse d'autant plus à chaque nouveau contrat signé à durée

déterminée. Là, assise à ce bureau qu'on m'avait assigné en agence, je réalisai très vite et avec une certaine déception que ce métier était bien loin de l'idée que je m'en faisais dans ma jeunesse, d'autant plus loin qu'à l'école, il m'en avait été donné une tout autre image : je vivais le désenchantement de mon fantasme infantile. Et l'école entretenait profondément cette image chimérique de l'architecte comme créateur, comme concepteur en nous berçant de douces illusions. « Méfiez-vous de l'école d'architecture sauf en matière d'ingénierie² », disait Frank Lloyd Wright (2003, p. 241). Son scepticisme à l'égard de l'enseignement dispensé dans les écoles d'architecture américaines en son temps se retrouve dans ces quelques lignes :

« Je doute vraiment qu'on puisse « fabriquer » un architecte. [...] Si vous avez l'intention de l'instruire, si vous devez lui parler, qu'allez-vous lui dire et qui va l'enseigner ? Qu'est-ce que les universités, les académies et les écoles actuelles ont à offrir au jeune architecte, qui soit vraiment issu de la vie avec un sens plus profond et plus réel, tel qu'il devrait l'éprouver lui-même ? Quelle expérience avez-vous dans vos écoles d'architecture qui ne soit sur la vie : l'exercice d'un théoricien en chambre ou un quelconque modèle esthétique³ ? » (2003, p. 251).

Aujourd'hui encore, il semble que l'enseignement architectural faillisse à sa tâche comme c'est le cas en Angleterre. Jenny Dobson a ainsi rendu son rapport faisant suite à une enquête réalisée à la demande de la Royal Institute of British Architects (RIBA) en 2014 auprès de 149 architectes et de 580 étudiants ou jeunes diplômés en architecture⁴.

² Propos tenus lors des conférences du 1er et 2 octobre 1930 à l'Institut d'art de Chicago.

³ Propos tenus lors des conférences données à l'Institut royal des architectes britanniques (RIBA) au cours de son séjour à Londres en mai 1939.

⁴ RIBA Appointments skills survey report 2014, [En Ligne] URL : http://www.ribaappointments.com/App_Themes/Default/Images/Skills%20Survey/NBS0428%20-%20RIBA%20Appointments%20Survey%202014%20ART%20IP.pdf

¹ Toulouse est une commune du sud-ouest de la France.

« Both employers and students are critical of architectural courses because they put theoretical knowledge ahead of practical ability. »

« Both employers and students or recent graduates are concerned about students' practical knowledge and skills when they graduate. In fact, most (86% of employers and 82% of students) agree that students/graduates lack the knowledge to build what they design. Eighty per cent of employers and 73% of students also believe that they lack the practical skills needed to practise architecture. »

Yarema Ronish, directeur de l'agence Richard Morton Architects établie à Londres, donne son analyse du rapport en se basant sur sa propre expérience.

« Detailing is taught every day in architectural technology courses, but for some reason is not deemed important enough to be taught in schools of architecture. »

« I can think of no other profession where new graduates must wait a decade or more to be given significant responsibility because they have not acquired basic skills in university. »

« Our system of architectural education produces enthusiastic self-starters who work hard, think laterally and can grasp complex information, but are completely lacking in basic practical skills. We urgently need to focus on equipping students with the skills needed for a lifetime in practice, and let go of the myth that every problem can be solved by design iteration. »

Mais revenons en France puisque c'est dans ce pays que j'ai essentiellement vécu mon expérience d'architecte. Dans le cadre des études réalisées en école supérieure nationale d'architecture, des stages doivent être effectués en agence, stages qui permettent ainsi, en quelque sorte, de mettre le pied à l'étrier. Avec l'arrêté du 20 juillet 2005⁵, le nombre de stages obligatoires est porté désormais à trois : au premier cycle (en licence), le stage « de chantier » ou « d'ouvrier » et le stage « de première pratique » doivent couvrir une période minimale de six semaines selon l'article 12 ; et au second cycle (en master), le stage « de formation pratique » doit

⁵ « Arrêté du 20 juillet 2005 relatif aux cycles de formation des études d'architecture conduisant au diplôme d'études en architecture conférant le grade de licence et au diplôme d'Etat d'architecte conférant le grade de master », [En ligne] URL : <http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000812005>

couvrir une période minimale de deux mois. Quatorze semaines sur cinq années d'études me semblent pourtant encore trop courtes pour aborder le métier d'architecte tel qu'il est réellement. Qu'ai-je fait dans le tout premier stage que j'ai trouvé au balbutiement de mes études en architecture ? Reproduire des dessins et quelques rares fois accompagner l'architecte sur le chantier. C'était très ennuyeux parce que dans les faits, je ne faisais rien. Il n'y a rien de plus rébarbatif que de reproduire un plan déjà réalisé. Quelle est l'utilité de cette pratique ? Vérifier que je maîtrise les codes du dessin technique architectural ? C'était profondément fastidieux. Pourquoi prendre un stagiaire, une personne de plus dans son équipe, si au final, il n'est d'aucune utilité à l'agence ? Pour s'en délester, il lui est demandé d'exécuter une besogne qui n'apporte rien à personne : ni à l'architecte qui pourrait profiter de cette opportunité pour faire réaliser quelques dessins et plans d'exécution afin de rattraper son retard ou prendre de l'avance ; ni à l'étudiant en architecture qui se voit alors relégué au rang de « copiste ».

Si on n'apprend pas aux vieux singes à faire la grimace, j'ai appris à mon grand désarroi qu'il me faudrait singer les architectes pour espérer un jour être considérée comme architecte. C'est en agence d'architecture que j'ai très vite compris que la réflexion, la création, la conception, tout cela m'échapperait définitivement. On ne me demanderait jamais mon avis : on me demanderait uniquement d'être un excellent exécutant. Ma qualité de dessinateur primait sur le reste de mes compétences et je me félicite d'avoir appris en autodidacte le maniement de quelques logiciels de DAO (dessin assisté par ordinateur)/CAO (conception assistée par ordinateur). En effet, en 1999 lorsque j'obtenais mon diplôme d'architecte DPLG (diplômé par le gouvernement), je faisais partie de la dernière promotion qui travaillait encore avec l'ancienne méthode : je ne savais dessiner et « gratter⁶ » que sur papier. Mais que ce soit sur le papier ou sur l'ordinateur, le dessin, qu'il serve à l'élaboration de plans techniques ou à quelques beaux rendus en perspective, a encore et toujours une place de choix dans le travail de l'architecte. Ainsi que l'écrit Sophie Lacroix à propos du dessin d'architecture : « Le dessin [...] n'est pas accessoire à cette époque⁷ ».

⁶ Expression familière en architecture pour désigner le dessin à la main réalisé sur papier mais aussi l'emploi de la lame de rasoir pour corriger les erreurs et faire ainsi disparaître l'encre du papier.

⁷ Il s'agit du 18^{ème} siècle.

Il est la panacée de la formation de l'architecture et le restera jusqu'au 20ème siècle » (2007, p. 27). C'est donc grâce à cette compétence de dessinateur mais aussi grâce à mon habileté à constituer des dossiers à déposer en vue d'obtenir des permis de construire que j'ai pu accéder à quelques postes, la plupart du temps très mal payés. Si au départ, j'acceptais de bonne grâce de recevoir le SMIC (salaire minimum interprofessionnel de croissance) comme salaire car n'ayant que pour seule expérience celle de mon stage, au bout de cinq ans, je trouvais cela fort détestable, d'autant plus que l'on me demandait de perpétuer la tradition de la « charrette » : cela consiste à passer quelques nuits blanches afin de finaliser de toute urgence les derniers rendus pour des concours ou des projets. Je refusais tout bonnement sachant pertinemment avec l'expérience que ces heures ne me seraient jamais rendues et encore moins payées. Mon refus d'obtempérer me valait de nombreux reproches et quelques rares fois des insultes, mais tout cela m'importait désormais bien peu puisqu'au bout du compte, architecte, on ne m'avait jamais autorisé à l'être. Je n'étais qu'un subalterne qui devait faire son devoir, c'est-à-dire froncer les sourcils devant son écran d'ordinateur, prendre une tête renfrognée aux réunions et accepter les « charrettes » gratuites : c'est à ces conditions que, peut-être, j'aurais alors pu espérer être perçue comme un architecte. Mais était-ce vraiment ce que je voulais ? Après cinq années de contrats aux quatre coins de la France dans diverses agences d'architecture, je décidais de changer de vie. Je laissais derrière moi ce métier où je passais plus de temps, mon séant rivé sur une chaise, à cliquer sur une souris, le regard fixé sur un écran, à modifier des plans pour obtenir le meilleur ratio de SHON (surface hors œuvre nette)/SHOB (surface hors œuvre brute), à corriger des dossiers de permis de construire refusés pour quelques centimètres de trop. J'avais pensé que j'aurais arpenté plus de chantiers que ceux que j'ai eu l'opportunité de diriger, que j'aurais rencontré plus régulièrement les ouvriers, les artisans et plus important encore les clients. Enfermée dans un bureau, face à une machine, l'ennui avait eu raison de mes aspirations. Mais plus que l'ennui, c'est bien le manque qui me blessait chaque jour un peu plus : le manque de création, le manque de respect dans certains cas, le manque de relations avec les différents protagonistes engagés dans un projet et surtout le manque de l'humain.

Être architecte était à mes yeux, un métier qui m'aurait permis de répondre aux besoins humains, certes celui d'habiter, mais plus encore. J'avais cette image de l'architecte, homme de terrain, homme visionnaire : celui qui révèle à l'humain ce dont il a besoin et même plus, celui qui observe et comprend, celui qui écoute et entend. Il était le lien entre l'humain et son environnement, celui qui transforme la matière pour répondre aux attentes de l'humain tout en préservant l'harmonie de l'environnement. « En tant qu'architectes, nous devons dépasser les tolérances et les ignorances du moment, à la campagne comme à la ville, et tenter d'envisager l'avenir » (Wright, 2003, p. 303). Que tout cela me semblait loin et inaccessible, assise sur ce tabouret, à cliquer sur une souris pour réaliser des plans optimisés en vue d'une vente ! Quelques fois, au cours de réunions de chantier ou de réunions hebdomadaires entre collègues, j'essayais d'imposer ma voix dans les interstices qui me restaient pour faire valoir ce métier d'architecte-penseur mais j'étais vite remise à ma place, me laissant entendre que les architectes n'avaient pas le temps pour ce genre de considération ou de réflexion, qu'il fallait viser l'efficacité, qu'il fallait travailler vite et bien pour lancer et finir au plus vite le projet et surtout gagner de l'argent. Tel est le lot des petites agences qui survivent de projet en projet en espérant exister encore l'année suivante et je ne pouvais pas les blâmer car je ne les comprenais que trop bien. Je pris alors la décision d'arrêter ce métier.

Retrouver l'architecture par les chemins de l'anthropologie : une histoire de terrain

Le choix de reprendre des études et d'obtenir ainsi un doctorat était double : tout d'abord, en pleine période de crise (nous sommes en 2009) en France, n'arrivant pas à retrouver un emploi, je préférais m'occuper l'esprit plutôt que de voir les mois défilier à ne pouvoir rien faire ; ensuite parce que le titre de docteur me permettrait ainsi de pouvoir accéder à certains concours de la fonction publique notamment comme maître-assistant ou professeur des écoles d'architecture. Quant à l'anthropologie, je pense que je répondais là à ce qui m'avait manqué durant ces années passées en agence d'architecture : l'humain. Parce que je souhaitais si fortement le retrouver, je désirais le mettre au cœur de ma recherche.

Je n'ai jamais autant été architecte qu'en étant sur mon terrain anthropologique et à chaque nouveau terrain que j'explore, c'est un plaisir renouvelé,

une sensation unique : chacun me raconte son histoire spécifique, propre à lui-même qui ne sera jamais l'histoire d'un autre. Il en va de même en architecture où chaque projet se doit de répondre à l'appel du terrain. C'est un dialogue qui se crée entre l'anthropologue et son terrain, ce même dialogue que je désirais lorsque j'étais architecte et que j'avais perdu. Le terrain d'anthropologie m'a reconnectée à l'architecture. Aujourd'hui, je me sens complète, profondément architecte car remplie de ma part d'« homme », d'anthropologue. Je n'ai pas eu la sensation d'apprendre à être un anthropologue : j'ai surtout vécu un transfert de savoir-faire d'une discipline à une autre lesquelles, somme toute, sont étrangement similaires sur bien des points. Les similitudes entre ces deux métiers ne se limitent pas à la pratique du terrain : ils se rejoignent aussi quand vient le temps de la réflexion créatrice. L'architecte et l'anthropologue accouchent de leur réflexion sur le papier par des notes, des croquis ou encore des dessins. Tous deux sont à la recherche de quelque chose : d'une réponse, d'une idée ou d'un concept. J'ai griffonné de nombreux cahiers comme je pouvais le faire en architecture. J'ai nourri ma réflexion d'anthropologue au-delà de l'anthropologie car j'y ai mis en application cette maxime si pertinente d'un de mes anciens professeurs en architecture, Jean-Philippe Dubourg : « Pour faire de l'architecture, il faut regarder ailleurs que dans l'architecture : elle doit se nourrir de tout ! » Mais il me fallut malgré tout retourner sur les bancs de l'université pour m'imprégner des concepts anthropologiques fondamentaux. Réaliser une enquête de terrain ne m'effrayait nullement, bien au contraire. Même rare, la pratique du terrain était l'une de mes activités favorites lorsque j'exerçais mon métier d'architecte. À chaque nouveau chantier, il me fallait m'adapter au terrain qui s'offrait à moi : le découvrir, l'appréhender, l'explorer, l'exploiter... « Qu'allons-nous considérer en premier ? Le terrain, n'est-ce pas ?⁸ » (Wright, 2003, p. 328). Au-delà du projet architectural à réaliser, il fallait composer avec l'environnement, les éléments et les différents corps de métier. Sur le terrain, l'architecte et l'anthropologue, il me semble, se doivent d'agir comme des caméléons. Il faut se fondre dans le décor mais ne pas en disparaître : il faut devenir l'autre pour mieux le comprendre, être attentif à sa façon d'être et de faire afin de le cerner au mieux. Si l'architecte peut se percevoir comme un chef d'orchestre coordonnant l'ensemble des équipes sur le chantier, il n'empêche que pour

arriver au mieux à ses fins, il ne peut mener à bien ses projets qu'en s'imprégnant du milieu dans lequel il se retrouve à évoluer. Tout comme pour l'architecte, il serait saugrenu de penser que l'anthropologue doit disparaître du terrain pour mieux le percevoir : il est loin d'être pourvu du pouvoir d'invisibilité et pour remédier à sa place « d'étranger », il doit s'adapter pour ne plus être perçu comme « l'autre » et devenir cet « autre ». Il doit réussir son intégration et pour cela, l'observation est une de ses portes d'entrée (Balandier, 1994, p. 26). Il en va de même pour l'architecte : observer est primordial tout autant qu'écouter et entendre ce qui se dit au-delà des mots dans le langage paraverbal des gestes, des attitudes et des matériaux.

L'architecte et l'anthropologue élaborent des concepts afin de servir à l'homme, des concepts qui se matérialisent sous forme de bâtiments, de dessins ou de mots. La pensée architecturale est difficile à contenir, et encore plus difficile à exprimer uniquement par des mots. Quoi de mieux que quelques schémas et croquis pour signifier la pensée fulgurante ! Et si l'anthropologue s'exprime la plupart du temps par des mots, il n'hésite pas à faire usage du dessin quand cela lui est nécessaire pour illustrer ses propos ou pour réaliser quelques relevés de terrain. Tous deux usent de ce même rapport à l'homme et au monde : écouter, observer, interpréter, analyser et ainsi pouvoir offrir une réponse adaptée qui s'adresse à cet « autre » qu'est l'humain afin qu'il puisse vivre en adéquation avec son environnement, dans l'espace mais aussi dans le temps. Ainsi se crée « un dialogue participatif, une correspondance » pour reprendre les mots justes de Tim Ingold. « La correspondance peut passer par l'intermédiaire d'activités comme la peinture ou le dessin, qui peuvent être associés à l'observation. Elle peut aussi passer par l'intermédiaire de l'écriture, mais à la différence de la peinture ou du dessin, l'écriture anthropologique n'est pas un art de la description. [...] L'anthropologue s'écrit – tout comme il pense et parle – à lui-même, à d'autres et au monde » (Ingold, 2013, p. 328). L'architecte correspond aussi avec autrui, d'autant plus fortement que sa correspondance nous enveloppe tout entier : partout des bâtiments, maisons ou immeubles, édifices en tout genre, places et rues, mobiliers urbains, etc. Mais l'architecte n'est pas qu'un bâtisseur et je rejoins sur ce point la pensée de Jean-Olivier Delb :

⁸ Texte publié en 1937.

« Les architectes ne sont pas que des «constructeurs», leur formation, leur savoir-faire, leur compréhension de nombreux enjeux permet d'accéder à de nombreux postes hors acte de bâtir (maîtrise d'ouvrage, pouvoirs publics, entreprises, élus, etc.). Ces architectes doivent être considérés comme de vrais architectes, des agents dormants de la qualité architecturale au service de l'architecture. Le mépris de certains confrères pour ceux qui ne construisent pas doit cesser. Il n'y a pas de sous-architecte. La diversification des métiers de l'architecture n'est ni une chance ni une malchance, c'est un fait, dont tous les architectes devraient être conscients et devraient se servir⁹ » (Ingold, 2015).

Si cela peut paraître évident en anthropologie, en architecture aussi il n'est pas seulement question de construire des bâtiments : il est aussi question de construire une pensée. Je n'ai peut-être pas été cette architecte-bâtitrice, mais je sais aujourd'hui que je suis une architecte-réflexive et qui plus est une architecte-anthropologue. À cause de mon expérience en agences, j'ai douté de mes capacités à être un bon architecte, c'est-à-dire tel qu'on me voulait à savoir un bâtisseur ou un dessinateur-projeteur. Mais quand j'y repense, certains projets et chantiers ont pu aboutir grâce à ma capacité d'écoute, d'observation, d'anticipation, de réflexion et aussi parce que j'ai su rassurer les clients, fédérer et remotiver les équipes des différents corps de métier quand il le fallait. C'est donc en anthropologie que j'ai pu mettre pleinement ces qualités à contribution : est-ce qu'ainsi que le pensait Frank Lloyd Wright, « on naît architecte¹⁰ » (2003, p. 251) ? Je rajouterais que l'enseignement dispensé à l'école nationale supérieure d'architecture m'a permis de stimuler ma pensée grâce aux connaissances dispensées dans bien des domaines. Car oui, nous ne faisons pas qu'apprendre à exécuter des plans au cours de nos études : il nous est aussi enseigné l'histoire de l'art, de l'architecture ou encore de la ville, la sociologie de l'habitat, la philosophie, le droit, etc. Si les études d'architecture ne préparent pas à la réalité du métier, elles sont assurément passionnantes parce qu'elles offrent à l'étudiant la possibilité d'explorer une pensée multiple à perte de vue avec pour seule limite l'imagination. Ainsi, au milieu de tout ce qui

m'a été enseigné durant ces six années, j'ai surtout appris à développer une pensée architecturale, une pensée de l'habiter, une pensée qui va « du dedans au dehors » et c'est à ce mouvement qu'appartient « l'inspiration » (2003, p. 329). Si cette dernière se nourrit d'expériences et aussi de l'environnement, en absorbant en dedans ce qui vient du dehors, elle a pour finalité d'extérioriser, de restituer réellement ce qu'il lui a été permis d'imaginer. L'imagination est profondément « réflexive puisque l'attention y est introspective » (Ingold, 2013, p. 303). Mais ce pouvoir imaginaire ne saurait rester à l'état virtuel (et il se matérialise la plupart du temps sous forme de croquis) et sert l'idée, la création potentielle, à venir. Cédric Villani, mathématicien français ayant obtenu la médaille Fields en 2010, dresse une liste des ingrédients propices à générer des idées : « la documentation, la motivation, un environnement propice, les échanges, les contraintes, le mélange de travail et d'intuition, et la persévérance et la chance » (2012). C'est ainsi que fonctionne la pensée architecturale : elle se nourrit par documentation et aussi grâce aux échanges ; elle est stimulée par les contraintes ; et puis bien sûr, il y a la patience du travail, la persévérance encore et toujours, et parfois aussi la chance qui se manifeste par une rencontre inespérée ou une illumination soudaine. Cette pensée s'inspire de tout pour aller de l'avant. « C'est ce mouvement vers l'avant qui explique la créativité de l'œuvre. Interpréter la créativité dans cette perspective dynamique implique de se concentrer sur l'improvisation [...]. Improviser, c'est suivre les voies du monde à mesure qu'elles s'ouvrent [...] » (Ingold, 2013, p. 231). L'architecte et l'anthropologue ne doivent-ils pas régulièrement improviser avec leur terrain ; gérer les aléas ; être capables de s'adapter au cas par cas ? Planifier, anticiper, organiser ne saurait suffire pour ces hommes de terrain. On se souviendra du récit de Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques* : la route qui menait au camp des Bororo ne fut pas de tout repos et bien souvent, le camion devait faire des haltes afin « d'improviser des pistes » ou bien « remplacer des ponts détruits » (1984, p. 239). Même si le convoi était équipé en conséquence, il était impossible pour l'équipage de prédire le nombre et la qualité des difficultés à venir : il leur fallait improviser pour avancer.

Pour en revenir à cette idée de « correspondance », elle ne s'écrit pas seulement au présent. Si l'architecte et l'anthropologue fondent leur pensée dans l'actualité de leur activité, leur discours est une

⁹ [En ligne] URL : <https://labeilleetlarchitecte.wordpress.com/2015/03/02/il-faut-plus-darchitectes-et-moins-darchitectes/>

¹⁰ Propos tenus lors des conférences données à l'Institut royal des architectes britanniques (RIBA) au cours de son séjour à Londres en mai 1939.

réponse visionnaire, anticipatrice d'un futur plus ou moins proche. Les analyses de l'anthropologue et l'émergence de ses concepts doivent servir à l'élaboration de la société de demain. De même, les constructions architecturales doivent-elles pouvoir « voyager » dans le temps et anticiper le futur. L'architecture ne devrait jamais être à la mode mais bien intemporelle. « Le monde ne s'immobilise pour personne, encore moins pour l'artiste ou l'anthropologue » (Ingold, 2013, p. 312). En ce sens, l'architecte et l'anthropologue sont des visionnaires et leur pensée doit se matérialiser dans une édification inaugurale : être en avance, c'est risquer l'incompréhension, la méconnaissance. Mais cette prise de risque vaut-elle la peine d'être vécue si elle agit comme révélateur de l'humain sur lui-même. Bien sûr, ni l'architecte ni l'anthropologue ne peuvent prédire de l'avenir : certains diront qu'ils sont des rêveurs déraisonnables, des utopistes illuminés. Mais c'est ce désir prospectif qui est au cœur de leur réflexion : comprendre la société d'aujourd'hui dans son vivre au quotidien pour mieux répondre aux espérances de demain.

La recherche en architecture : être en chantier

Me sera-t-il possible de donner une réponse à ce qu'est la recherche en architecture ? L'architecte répondrait sans doute que sa recherche est sur le terrain, à réfléchir à de nouvelles techniques de construction, à trouver des solutions d'édification adaptées à chaque terrain, à proposer une nouvelle écriture architecturale, à participer au développement de nouveaux matériaux, etc. C'est sur le terrain que l'architecte se transforme en chercheur, en quête de réponses toujours renouvelées. Mais l'anthropologue n'agit-il pas de la même façon ? Sa recherche n'inclut-elle pas une pratique intense du terrain ? Son analyse et ses réflexions ne découlent-elles pas de ce temps passé à arpenter son terrain d'étude, à l'explorer et l'observer ?

Qu'entend-on alors par la recherche en architecture ? Est-ce la recherche de nouvelles formes architecturales, de nouvelles techniques de construction, d'élaboration de nouveaux matériaux ? Ou bien parle-t-on de la recherche menée par des chercheurs interrogeant l'architecture sur ce qu'elle est, sur son développement, sur ce qu'en font ses habitants, sur son passé et son devenir ? Des laboratoires universitaires se sont spécialisés dans l'étude de l'architecture et de l'urbanisme, lesquels sont, la plupart du temps, pluridisciplinaires :

anthropologues, sociologues, historiens, etc. En cette année universitaire 2014-2015, je suis rattachée à un laboratoire d'anthropologie et j'ai eu l'opportunité de rencontrer quelques collègues travaillant dans ces laboratoires spécialisés dans l'architecture et l'urbanisme. Cependant, lorsque j'exerçais en agence d'architecture, je ne me souviens pas que nous ayons travaillé de pair avec ces chercheurs ou consulté leurs travaux. Pourtant, depuis les années 70, l'architecture et l'urbanisme attisent la curiosité des chercheurs en sciences humaines et sociales, curiosité d'autant plus accrue ces dernières décennies : les temps de crise accentuent-ils cet intérêt ? Les villes sont en mutation nous dit-on aujourd'hui mais ne l'ont-elles pas toujours été ? Preuve en sont les édifices qui ont traversé les âges et qui côtoient la modernité. La ville n'est qu'un croisement des temps : les bâtiments architecturaux, toutes époques confondues, cohabitent ensemble.

La recherche en architecture est donc double : celle des chercheurs en laboratoires universitaires qui étudient, observent et analysent le rapport des hommes à leur environnement « habitable » ; mais aussi celle des architectes dont certaines agences se transforment en véritables laboratoires expérimentaux. Je pense notamment à Raumlabor en Allemagne, ou encore au Casagrande laboratory en Finlande, ou bien, plus proche en France, à Jean-Marc Huygen, enseignant à l'École nationale supérieure d'architecture de Marseille (ENSA-M). Dans le cadre de leur formation, les étudiants de troisième année (dernière année de licence) de l'ENSA-M peuvent choisir en option le module « Matériaux soutenables » (dirigé par Jean-Marc Huygen) qui leur permet ainsi de pouvoir participer activement au projet UBAT (université populaire de Barjols sur les arts du territoire) démarré en 2013. Chaque année, deux sessions de trois à quatre jours sont organisées : en automne et au printemps. Une quarantaine d'étudiants se retrouvent alors à Barjols, à la villa Megglé, villa abandonnée à l'apparence dégradée, avec pour objectif de réhabiliter ce lieu. Mais cette réhabilitation doit être réalisée avec ce que l'environnement offre comme matériaux : les étudiants doivent alors faire preuve de débrouillardise. Les travaux effectués par les étudiants seront réalisés à l'aide de matériaux de récupération lesquels ont été préalablement glanés sur le terrain et entreposés sous les auvents de la Villa Megglé en vue de leurs futures

utilisations¹¹. Préalablement, c'est entre 2010 et 2012 que la Friche belle de mai, située dans le centre-ville marseillais, avait ouvert ses portes à Jean-Marc Huygen et ses étudiants dans le cadre du workshop « Village de Ville » :

« C'est d'abord un chantier de construction sur un « espace délaissé » de la Friche. Jean-Marc Huygen a imaginé à cet endroit le développement d'un « village ». Composé de structures fonctionnelles ou habitables, écologiques, soutenables et sociales, Village de Ville devient dès 2010 une expérience urbaine décalée qui convoque des modes de construction innovants (basse consommation de matière et d'énergie, recyclage...) et l'implication du public tout au long de son chantier participatif¹². »

Les participants ne peuvent utiliser que des matériaux de récupération : à eux d'innover ! « Village de Ville » ne s'adresse pas qu'aux étudiants en architecture : ce projet est une collaboration avec des étudiants venus de différents pays européens, issus d'écoles d'ingénieur, d'art, de design, de paysage, etc. Ce projet est donc résolument pluridisciplinaire. Cette pluridisciplinarité se retrouve aussi dans l'université d'été lancée en 2014 par le groupe d'architectes berlinois Raumlabor :

« The Osthang Project is an international summer school and festival for future modes of living together took place on the underused plot of the Osthang, located amid the historically significant ensemble of the former artist colony Mathildenhöhe. As summer school and festival, it brought together knowledge and experience from architecture, social and political science, economy, activism and art, as well as experimental building and experimental forms of living from around the world¹³. »

Enfin dans le cadre de deux workshops, « Ruin Academy » à Taipei en 2010 et « Taitung Ruin Academy » à Taitung en 2014, Marco Casagrande s'entoure lui aussi d'une équipe pluridisciplinaire afin de réhabiliter deux bâtiments, respectivement un immeuble et une ancienne usine sucrière.

11 J'ai eu l'opportunité d'observer le travail de ces étudiants au cours du printemps 2014. J'ai rédigé quelques billets à ce sujet sur mon carnet de recherche en ligne, URL : <http://misanthropologue.hypotheses.org/category/enchantier>

12 [En ligne] URL : <http://www.lafriche.org/content/village-de-ville>

13 [En ligne] URL : <http://raumlabor.net/osthang-project/>

« The research is done in collaboration with some Taiwanese and Finnish universities, groups and individuals with the Academy acting as a base camp for a series of workshops and individual works. We are a voluntary refugee camp within the architecture community. Architecture moving freely in-between environmental art, urban design, sociology and other disciplines of art and science. Maybe better call built human environment instead of architecture or urban design. Or just human environment¹⁴. »

Ces deux projets nourrissent la pensée de l'architecte. La rencontre avec les différents participants, les étudiants et les chercheurs mais aussi les résidents du quartier, suscite réflexions et engendre cette recherche si spécifique à l'architecture entre conception et exécution. Ainsi Marco Casagrande développe le concept de « Third generation city » ou bien incite les architectes à développer un « organic knowledge » tout comme Frank Lloyd Wright en son temps nous proposait une « architecture organique ».

J'ai cité ces exemples parmi d'autres pour illustrer le travail de recherche réalisé par ces architectes sur le terrain. Ces agences se transforment en laboratoires ou plutôt, c'est le terrain lui-même qui devient un laboratoire propice à l'expérimentation dans lequel les étudiants sont conviés à participer : c'est un apprentissage horizontal où le rapport de maître à élève laisse place à celui de compagnons. C'est aussi ainsi que Frank Lloyd Wright procédait à Taliesin : « Il se trouve que c'est là notre foyer et le lieu où nous travaillons ; ces jeunes gens sont mes compagnons apprentis, ce ne sont points des élèves » (2003, p. 284). Chacun partage sa science, ses connaissances et ses techniques dans ce but commun d'édification qui résulte de ce mouvement vers l'avant, mais pas seulement. Je soutiens ici la théorie de Tim Ingold dans ce rapport que les hommes entretiennent avec les matériaux : « ils les suivent » (2013, p. 203). Aussi nombreux que puissent être les objets, c'est bien en matériaux que l'architecte les utilise. Il voit au-delà de la fonction de l'objet et donc au-delà de l'objet lui-même : par exemple, c'est le mur que l'architecte voit dans la brique. Cet ensemble de choses disponibles à porter de main, se transforme donc en matériaux qui invitent l'architecte à les suivre et à entrer en contact avec eux. Ainsi que l'écrit si justement Yann Calbérac : ces « pratiques de recherches tissent un filet qui relie ces matériaux accumulés afin d'attraper cet espace » (2011). C'est

14 [En ligne] URL : <http://ruinacademy.blogspot.fr/>

ainsi que sont les chantiers : des architectes, des artistes, des artisans, des ouvriers, des scientifiques, des hommes qui rencontrent des matériaux afin d'en cerner le « sens » pour réaliser un ensemble. « Cet intérêt particulier pour son travail me paraît d'une extrême importance dans l'éducation d'un architecte ; il y gagne un sens de la pierre et du bois et un sens de la construction qui passe par ses mains jusqu'à son esprit » (Wright, 2003, p. 283). Mais les matériaux ne sont pas faits que d'objets : ils sont aussi faits de mots. Les mots échangés, les conseils donnés, les lectures, les paroles envolées appellent l'architecte à les suivre et ainsi, ils participent une fois de plus à ce mouvement vers l'avant. C'est en gardant l'esprit grand ouvert, en allant chercher sa réflexion ailleurs que dans sa propre discipline, que l'architecture révèle sa dimension pluridisciplinaire.

La recherche en architecture n'est somme toute qu'un vaste chantier : « Comme la vie elle-même, une véritable maison est toujours inachevée » (Ingold, 2013, p. 225). C'est précisément parce qu'il y a inachèvement, qu'il y a recherche. « Tout est dans un processus d'écoulement, dans un devenir incessant » (Wright, 2003, p. 322). Le chantier, c'est cet endroit en perpétuel devenir où tout peut advenir à tout moment, où il y a de la place pour l'improvisation et l'expérimentation, où « contre l'évidence, il met en place l'incertitude » (Augé, 2003, p. 88). C'est ici que peuvent se rencontrer hommes et matériaux (objets ou pensées) et oser un dialogue aussi original que surprenant puisque impromptu. Pour conclure, la recherche en architecture est aussi transdisciplinaire fut elle sur le terrain de l'architecte ou du chercheur. C'est un travail réalisé par des hommes, avec des hommes et pour des hommes. L'architecture n'est pas que construction, elle est aussi pensée fédératrice : c'est dans une collaboration nourricière que l'architecture puise sa force. Cette coopération mutuelle enrichit chaque discipline qui est partie intégrante du projet : en faisant un pas de côté hors de son propre domaine d'exploration, chacune s'offre ainsi la possibilité d'observer son travail sous un autre angle.

Bibliographie

- Augé, M., (2003). *Le temps en ruines*. Paris : Galilée.
- Balandier, G., (1994). « L'effet d'écriture en anthropologie », *Communications*, 58 : 23- 30. [En ligne] URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1994_num_58_1_1876
- Calbérac Y., (2011). « Le terrain des géographes est-il un terrain géographique ? Le terrain d'un épistémologue. », *Carnets de géographes*, n°2. [En ligne] URL : http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_terrain/terrain_02_01_Calberac.php
- Delb, J.-O., (2015). « Il faut plus d'architectes et moins d'architectes », *L'abeille et l'architecte*. [En ligne] URL : <https://labeilleetlarchitecte.wordpress.com/2015/03/02/il-faut-plus-darchitectes-et-moins-darchitectes/>
- Ingold, T., (2013). *Marcher avec les dragons* (traduit par P. Madelin). Bruxelles : Zones sensibles.
- Lacroix, S., (2007). *Ce que nous disent les ruines*. Paris : L'Harmattan.
- Lévi-Strauss, C., (1984). *Tristes tropiques* (1ère éd. 1955). Paris : Pocket.
- Villani, C., (2012). « La naissance des idées ». TEDx (vidéo). Paris. [En ligne] URL : https://www.youtube.com/watch?v=crM1Z-x-o_Q
- Wright, F. L., (2003). *L'avenir de l'architecture* (1ère éd. 1953, traduit par G. Loudière et M. Bellaigue). Paris : Éditions du linteau